

11 Juin

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos : Vizerskaya - Référence de la photo : 523258625 - Antonel - Référence de la photo : 521138274 - Matthieu Biasotto © 2017. Tous droits réservés. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-5843-5

*« Tu n'es plus là où tu étais, mais tu es partout là où je
suis » Victor Hugo.*

Maud

I

Respire, allez nom d'un chien ! Fais un petit effort, respire. Pourquoi je m'étouffe comme ça ? Dites-moi pourquoi ? Moi, je ne sais plus comment on fait pour respirer. Ça paraît si simple pour les autres, alors pourquoi je meurs à petit feu ? Moi, je m'étrangle dans de violents spasmes, ça reste coincé au fond de ma gorge nouée. Qu'est-ce que j'ai mal, atrocement mal. Pourquoi je n'y arrive pas ce matin ? Respire. Pourquoi je n'arrive plus à rien ? Allez, respire. Ça y est, j'ai l'impression que l'air revient.

Je crois que je n'accepterai jamais les circonstances qui me poussent à porter du noir. Le noir, ça doit être ça, l'explication. Le tissu murmure que le deuil est là, en moi, et je l'avoue à la Terre entière à chaque fois que je m'habille de cette manière. Revêtir du noir, c'est annoncer clairement la couleur. J'ai mal à en crever, là, toute seule dans ma salle de bains. Revêtir du noir, c'est demander aux autres un semblant de paix, une once de compassion – ou à défaut, une certaine retenue vis-à-vis de la mort et de la solitude qui me font salement souffrir. Je me sens seule, si seule. Ce n'est pas juste, merde !

Oh eh ? Là-haut ? Quelqu'un m'entend ? S'il y a quelqu'un, il faut qu'on m'explique. S'il vous plaît. Pourquoi moi ? Pourquoi nous ? J'ai dû être une sacrée garce dans une autre vie. Un dictateur ou un trader, j'en sais rien. Il n'y a que ça, je ne vois pas d'autre option. Je me dis qu'il y a sans doute une raison, que je le mérite au fond. C'est pas possible autrement, ça ne peut pas être gratuit, j'veux pas le croire. Ne me dites pas qu'il s'agit du fruit gâté d'un hasard dégueulasse. J'veux pas l'entendre, j'veux pas. Parce que si c'est le cas, ça veut dire que mon histoire peut arriver à n'importe qui. Et je ne le souhaite à personne. Sincèrement.

Ce chemisier à manches courtes, je le referme sur mes côtes creusées et mon ventre noueux, il contraste avec ma peau blême et mes anglaises d'un fauve terne. Ce même chemisier, mes mains tremblantes ont le plus grand mal à le boutonner. Les antidépresseurs ne m'apaisent plus, pourtant, je peux dire que j'y suis accro. Accro, le mot est faible, j'en abuse sérieusement comme j'abuse du whisky qui ne me berce plus. Cette satanée bouteille est vide, tristement vide comme toutes les autres, alors à quoi bon ? Pourtant, j'aimais bien me cacher derrière l'alcool et son écran de fumée, mais il se dissipe trop vite et c'est bien dommage. J'ai beau forcer la dose, j'ai beau me saouler, me gaver de cachets, je reste la même femme fragile et blessée. Une femme perdue, écorchée, dans un grand rien qui m'étouffe, sans personne autour.

Respire, allez, il est temps. Voilà douze mois que je suis en apnée, c'est long douze mois. Surtout quand chaque minute, vide de toute substance, me pousse à en finir. Parfois, j'ai envie de tirer ma révérence pour que tout s'arrête, pour qu'on puisse se revoir ailleurs, sous un autre ciel, sur une autre terre – plus clémente, dans un monde plus beau, loin d'ici. Parce qu'ici-bas, j'ai donné, merci. J'ai vu la laideur répugnante des actes les plus lâches, j'ai vu l'injustice et le mépris sous toutes ses formes. On peut dire que j'ai

été servie de ce côté-là et je crois que j'ai compris la leçon. Quelques fois, en terminer et tirer un trait, ça me paraît être une bonne idée. Oui, quelques fois je songe à le tirer, mon trait. Sauf que j'veux pas tirer un trait juste pour tirer un trait. Moi, je veux faire une rature, une putain de rature qui se voit de loin. Je veux noircir la page à en déchirer le papier, je veux pleurer sur ma feuille et que ce soit moche comme l'épreuve que je dois endurer. Et puis je veux continuer de pleurer puisque c'est la seule option que la vie m'a laissée, pleurer.

Le filet d'air se fraie finalement un chemin en dépit de la boule amère qui me comprime la trachée. Je dois me calmer, tenter de contenir la détresse qui me serre à l'intérieur. Il me faut repousser cette maudite angoisse qui cherche à happer le peu de forces qu'il me reste. La tristesse, elle a atrophié mon cœur aride, je me retrouve avec un immense vide à l'intérieur. Un vide qui m'aspire, qui m'aspire jusqu'à ce que je cède. Mais il ne faut pas, pas ce matin, pas aujourd'hui. Dans de rares éclairs lucides, comme en ce moment même, j'arrive à me convaincre que je peux faire mieux que ça. J'arrive à me dire que je ne dois pas baisser les bras, pas maintenant, pas après tout ce que j'ai dû traverser.

Le col est ajusté, le décolleté en retrait, je suis en noir, ça y est. Au bout du compte, on porte le noir comme on porte sa croix. La mienne est affreusement lourde à cause de la culpabilité. Ma croix à moi est recouverte d'épines qui piquent fort, qui se plantent sous la peau et puis qui font des cloques pour que je n'oublie jamais. Oui, on porte le noir comme on porte sa croix ou un parfum que l'on voudrait garder à l'esprit. Et mon parfum aujourd'hui, ce n'est même pas le mien. Pour ne pas oublier son odeur, pour me rappeler qu'autrefois, une autre peau portait cette essence, je m'en suis vaporisé un peu, histoire d'entretenir l'illusion.

Sauf que ni le parfum ni le temps ne peuvent rien y changer, depuis sa mort, j'erre comme une âme en peine, je suis une fichue épave échouée sur le mauvais rivage et y a personne pour venir me sauver. Putain, y a personne. Je m'examine dans le miroir, ça fait longtemps que je ne me suis pas maquillée. Alors je regarde cette femme au teint gris, qui n'a que la peau sur les os, de la peine dans les veines et du charbon autour des yeux. Je hais être en noir de la tête aux pieds, particulièrement aujourd'hui. Parce qu'il y a un an, jour pour jour, ma vie s'est arrêtée. Parce que ce matin, je crois que j'ai oublié le son de sa voix. J'ai oublié sa voix, putain.

Tout ce qu'il me reste à moi, c'est de la douleur et des souvenirs pas bien frais. Le passé me brûle comme de l'acide, à cause des trous de mémoire, des approximations qui me rendent folle par moments. Parce que les images de mon autre vie se tordent avec le temps et que chaque seconde, elles s'effacent un peu plus pour laisser place au néant. Ça me fait peur, le néant.

C'est difficile à accepter, je l'ai tellement aimé, ce passé. Je voudrais qu'on me ramène ma vie d'avant et la joie de vivre qui m'animait il y a un an. On m'a seulement laissé l'envie de vomir, de pleurer, de tout foutre en l'air et de me faire du mal, souvent. Trop souvent.

J'ai perdu la poésie. J'ai perdu la magie. J'ai perdu la foi, aussi. Voilà que ça me reprend. Nom de Dieu, respire ! On m'a volé l'envie de vivre, on a saccagé la seule chose qui me faisait tenir debout. On m'a privée de l'essentiel, on m'a privée d'air, de sourires et d'amour. Ce matin, il ne me reste que les yeux pour pleurer et une promesse étrange à laquelle je tiens par-dessus tout. Parce que j'en ai besoin.

2

Seule, au fond d'une villa silencieuse au toit plat, dans des volumes trop grands, trop blancs, dans un immense tout, aussi clinique que spacieux, je regagne la chambre à coucher pour laisser derrière moi la douche italienne et mes vilaines pensées. Longeant les consoles laquées, je foule le béton ciré jusqu'au dressing et contourne ce fichu lit dont le côté opposé reste intact et froid depuis trop longtemps. Face à la penderie, je réprime un sanglot discret lorsque mes doigts effleurent ses vestes et ses chemises. La solitude, je dois y faire face. Ce vide, je dois l'appriivoiser et me convaincre que ça ne durera pas éternellement. Ça ne peut pas durer pour toujours, n'est-ce pas ? Est-ce que j'ai mon mot à dire ? Est-ce que je peux arrêter de subir ? Aujourd'hui, c'est spécial. Aujourd'hui, il me faut avancer. Il ne s'agit pas seulement de me recueillir mais bel et bien de me reconstruire. Vaste projet. Le regard humide et vague, je m'attarde finalement au dehors. Et c'est cruel de constater que rien n'a changé. À travers d'immenses baies vitrées, les lauriers bien verts dominant un écrin impeccable autour de la piscine. Quelques coquelicots frais et sauvages se dressent dans le gazon comme autant de poings levés qui disent aux averses d'aller se faire foutre de l'autre côté de la Terre et d'y rester. Ma gorge se serre, parce que c'est joli. Les feuilles aux notes pistache et jade se jouent du soleil levant, elles me narguent avec une promesse de beau temps. L'air est tiède, pourtant j'ai froid sous la peau, j'ai tellement froid dedans. Le monde est aux portes de l'été alors que mes souvenirs se figent dans un blizzard sans fin, là, juste sous ma poitrine. Ce pied de nez, je le prends comme une nouvelle injustice qu'il me faut accepter alors que je me dirige vers le jardin. Courage, il est temps de renouer avec la réalité.

J'entends le souffle feutré des vitres qui glissent pour me laisser passer vers ce monde avec lequel j'ai coupé les ponts. Mes talons foulent la terrasse, puis le gazon. Ça fait une éternité que je n'ai pas mis le nez dehors. Ça sent bon le tilleul, la lavande, le chèvrefeuille, la nature et le printemps. Ça sent la vie, la vraie. Lentement, je me rends jusqu'au premier coquelicot juste devant moi. Le rouge me rappelle qu'autrefois une autre main venait cueillir ces fleurs, d'autres yeux dévoraient les pétales délicats, d'autres doigts touchaient les brins d'herbe tout autour. Autrefois, d'autres sourires meublaient la vie. Ma vie. Cette putain de vie que personne ne peut me rendre. Accroupie dans le jardin, je détache du bout des doigts la tige d'un pavot des champs, superbe et innocent, puis j'emporte ce symbole avec moi, comme si c'était précieux. Et quelque part, ça l'est. Au moins, j'aurai l'illusion de faire la route un peu moins seule et d'avoir le cœur un peu moins vide.

Lorsque je reviens en vacillant vers la maison, les pupilles diluant le rouge de ma petite fleur, je ne peux m'empêcher de repenser aux jours heureux, à nos belles heures et à mes actes manqués. J'aurais voulu qu'on me donne une seconde chance, qu'on me laisse le temps de tout retenir, de tout garder pour moi et de me graver nos instants privilégiés dans la chair et les os. J'aurais voulu qu'on me laisse le temps de lui montrer à quel point je l'aimais. Si j'avais su, j'aurais dédié mon temps à m'accaparer tous les petits moments de bonheur qui se présentaient, à ramasser les petites joies qui font les belles journées jusqu'à en avoir les bras chargés, les poches pleines et l'esprit soulagé de tout regret. J'aurais été un peu plus forte, peut-être. J'aurais aimé, oui j'aurais aimé d'un bel amour sincère et vrai, tout le temps et sans condition. J'aurais tout fait passer au second plan, le boulot qui dessèche, le fric qui fait de nous des machines, les tracasseries qui bouffent la tête et les détails stupides qui grignotent du temps. Notre précieux temps.

Si je pouvais rembobiner, je passerais mes journées à chérir ce regard sacré, à respirer sa peau, ses cheveux, à cueillir des tonnes de coquelicots. Je m'acharnerais à en profiter pleinement, à conserver chaque parole prononcée comme un trésor que je pourrais embarquer avec moi avant de passer de l'autre côté. Mais ça ne marche pas comme ça. Il n'y a plus rien à emporter lorsque la mort vient se servir. Sous ma poitrine, c'est le vide sidéral, une fosse que les jours creusent sans me demander mon avis. Dans ma tête, la mémoire s'effrite et ça fait mal. Je tente de reconstruire des images à l'aide de vieilles photos et de babioles, mais c'est flou, imparfait et cruellement incomplet.

Après avoir regagné l'intérieur, je retire lentement mon alliance, avec le cœur gros et la poitrine qui vibre méchamment, comme à chaque fois que j'y pense. Je crois que c'est le jour ou jamais pour m'en séparer. À regret, je la dépose sur la table de chevet, délicatement. L'anneau en or blanc gît à côté de mon fichu mobile abandonné. Qu'est-ce que je peux détester ce foutu téléphone. Pourtant j'y ai de beaux souvenirs, j'en ai plein la carte mémoire. Y compris ce selfie qui immortalise notre couple heureux, le pire jour de ma vie. De toute façon, j'y passais trop de temps, les yeux rivés sur l'écran. Je parlais, je commentais, je partageais avec la Terre entière sans être capable de dire ou de vivre l'essentiel sous mon propre toit. Depuis que ça s'est passé, je ne veux plus toucher à cette merde. Gretchen Rubin dit dans ses bouquins que la technologie est un bon serviteur mais un mauvais maître et je veux bien la croire. Je ne veux plus d'une vie connectée. Alors je refuse tout appel, tout message, tout élan de pitié. Parce qu'en vérité, personne ne peut m'aider, personne ne peut comprendre.

Résignée, je lance un coup d'œil sur ma main qui tremble encore, ça fait bizarre. Je me sens nue et démunie sans ma bague, je me sens stupide et encore moins à la hauteur que d'habitude. Il faut que je

sorte de notre chambre, que je m'éloigne de ce lit froid, que je regagne le salon, parce que l'heure tourne. Me voici dans le théâtre rectiligne d'une vie tout en gris et blanc dans lequel il m'attend, dans sa coque premier âge, sur le sol anthracite. Pauvre de lui, pauvre bébé.

J'ai honte de ruminer ma solitude, de me placer comme une victime alors qu'il est là, immobile, paisible et innocent. J'observe ses yeux clos au milieu d'un visage parfait, tel un poupon confortablement installé dans son cosy. Qu'est-ce qu'il est beau. Il est tellement beau. Je fais tout pour ne pas fondre en larmes devant le petit ange. Je voudrais caresser son bonnet, frôler son ensemble bleu, respirer ses cheveux mais je me contente d'effleurer ses petites phalanges tendres. Ça me fait mal, ça me fait vraiment mal, car ce 11 juin ne fait que commencer et il va m'accompagner.

L'heure a sonné. Il nous faut y aller. Qu'est-ce que j'ai fait de mes clés de voiture ? J'étais sûre de les avoir posées dans l'entrée. Elles étaient là, elles n'y sont plus. Je déraille. J'étais certaine de les avoir laissées dans le vide-poches en verre. Je perds la tête, voilà ce que c'est de manquer de sommeil et d'amour. Ça fait des trous dans le cerveau et dans le cœur, le manque d'amour. N'étant pas fichue de mettre la main sur ce satané trousseau, il me reste l'option B. Je dois me résigner à me servir des doubles, je n'ai pas vraiment le choix si je veux pouvoir démarrer. Finalement, sans envie, je soulève doucement la coque contenant le petit homme, je récupère le vanity, ma fleur et le bibi. Je contemple une dernière fois la pièce à survivre en laissant échapper une larme que je repousse délicatement de l'index.

Les yeux embués, éclatés par la peine et l'enjeu, je m'offre le tour d'horizon d'un quotidien brisé à jamais. Sous le regard implacable de l'énorme tête de cerf trônant au-dessus du canapé blanc, mon

maquillage prend l'eau, je n'y peux rien, c'est plus fort que moi. C'est un trophée de chasse, monumental, un témoin des jours heureux, une bête majestueuse, dotée de bois immenses, qui me dévisage et qui impose le respect. Ce cerf, c'était sa victoire, il en était si fier. Ce jour-là, son sourire s'étirait jusqu'aux oreilles, je me souviens. Enfin, je crois... À présent, il ne reste que du vide, du chagrin et le besoin viscéral de surmonter tout ça pour essayer de tourner la page. Dans un dernier soupir, avec tout le poids de mes choix pas faciles, j'abaisse la poignée et m'apprête à sortir. Une fois que j'aurai franchi cette porte, je ne pourrai pas revenir en arrière. Une fois que je serai dehors avec le bébé et mon coquelicot, rien ne sera plus pareil. Je me suis fait une promesse. Nous sommes le 11 juin et pour la première fois, je veux revenir à l'endroit précis où la vie m'a condamnée au pire.

Le cosy est correctement fixé et le bébé bien attaché, les yeux toujours clos, à l'abri, sur la banquette arrière. Je me surprends du revers de la main à caresser sa joue, tellement lisse, tellement parfaite, puis je dépose le biberon juste à côté de lui. Avec toute la délicatesse du monde, je referme en douceur la portière. Quelle mauvaise mère je fais. Bien sûr, je ne me sens pas à la hauteur. Bien sûr, mon attitude n'est ni naturelle ni maternelle. Bien sûr, j'en ai un peu honte. J'ai honte d'être cette ombre si distante et détachée de tout. Je suis droguée aux anxiolytiques, je suis un cœur qui saigne, une âme en peine qui se gave de calmants. Je cherche en vain l'épaule de l'ivresse pour m'y appuyer, pour y pleurer du matin au soir.

*À ta santé la fatalité. À ta santé le passé. À ta santé putain de destin.
Enfoiré de 11 juin.*

Adossée à la Jeep Cherokee pas toute jeune, je m'avachis contre la carrosserie noire, écrasée sous le poids de la culpabilité qui me rappelle sérieusement à l'ordre depuis un an. Je m'en veux de ne pas être disponible, ni pour le petit ange ni pour personne d'autre d'ailleurs. J'ai des scrupules à le transporter avec moi, à le faire suivre comme un vulgaire paquet. Je ne me reconnais pas. De toute manière, il y a longtemps que je me suis égarée dans la noirceur de mes pensées, dans mes envies cycliques de quitter ce monde et de lui dire adieu. Adieu à lui et à toutes ces choses qui me font souffrir. Et aujourd'hui, je suis encore plus perdue que d'habitude. Je me demande si je vais y arriver. Est-ce que j'en suis seulement

capable ? Aujourd'hui, j'ai fait un choix difficile, celui de soigner le mal par le mal, et peut-être le mensonge par d'autres mensonges.

Je dissimule derrière des montures solaires mes yeux noyés de chagrin, d'alcool et de cachets, avant de m'autoriser une dernière cigarette. Le paquet est sorti, qu'est-ce que j'ai fait de mon briquet ? Je passe mon temps à le chercher. Fumer ne manque pas d'ironie pour une fille qui cherche désespérément à respirer depuis des mois. Je me dis que ça pourrait me tuer, c'est stupide, je sais. Ça pourrait me tuer mais d'une certaine manière l'idée me soulage. Je me dis que ça m'aide à tenir, qu'avec la fumée, j'expire en silence une part de mes maux, que j'expulse ma détresse. Première bouffée, aucun effet. Des conneries, tout ça.

Au loin, les oiseaux donnent de la voix, les premiers rayons du soleil enveloppent la réalité qui me caresse mais ne parvient pas à me réchauffer. Cette douce chaleur de juin est bien insuffisante et c'est dommage. Elle ne fait pas le poids, « la douce chaleur », face à la tristesse qui me dévore les tripes, face à mon cœur en ruine et mon âme fissurée à tout jamais. Avec cette fichue boule à la gorge qui ne veut pas me laisser tranquille et la sensation de frissonner en dedans, je fixe l'horizon flamboyant puis contemple le jour naissant en prenant conscience que tout ça... eh bien tout ça ne m'appartient plus vraiment. Quand je me penche sur la question d'un peu plus près, je m'aperçois que je n'en ai jamais profité pleinement.

De toute évidence, la terre continue de tourner, le jour se lève et se couche comme si je n'existais pas, comme si cette tragédie ne comptait pas. Ce matin, il m'apparaît clairement que la vie n'est qu'un rouleau compresseur sans aucune pitié.

Elle avance encore et encore en me laissant sur la touche, en méprisant parfaitement mon existence stoppée net il y a douze mois. Elle ne laisse aucun répit, la vie, elle ne marque aucune pause et ne tolère aucune faiblesse. Elle ne compose pas avec mes états d'âme. Et moi, moi je suis tellement fatiguée, j'ai l'impression de courir derrière et de ne jamais pouvoir la rattraper. On n'a pas le droit de boiter, pas le droit d'avoir un point de côté, on ne peut pas vaciller sur le quai parce que le train ne s'arrête jamais. La vie c'est *marche ou crève*. La vie se fout pas mal de ce qui est juste ou pas. La vie ne s'embête pas avec le bien et mal, j'ai saisi le message et il m'a fallu du temps – trente-trois ans pour le comprendre et douze mois pour l'accepter. Alors je lève les yeux vers ce ciel qui deviendra bleu une fois que les dernières nuances d'or vont s'éclipser, en me demandant si mon geste va être compris, si quelqu'un va me pardonner ou si, définitivement, ce monde s'en fout éperdument. Dans un sanglot étranglé, je parle toute seule en espérant secrètement une réponse qui ne vient pas. Peut-être que c'est une sorte de prière. Peut-être que je deviens dingue. Peut-être que je cherche à me convaincre.

— J'ai besoin de le faire, ne m'en veux pas. J'espère que tu comprends et que tu me pardonneras. J'espère qu'on se retrouvera. Je t'aime. Je t'aimerai toujours.

Par les narines, je crache la fumée âcre qui s'enfuit pour s'élever dans le matin, ça me fait tourner la tête, un petit peu. Pourquoi suis-je en vie, pourquoi moi ? Durant ces douze mois, je n'ai pas réussi à me défaire de ce sentiment coupable. Je suis dans le mauvais rôle, ça me colle à la peau. J'aurais dû être à sa place. Au moins, je n'aurais pas eu à encaisser la souffrance de ceux qui restent. C'est une torture de survivre après ça. J'aurais préféré partir la première, tout aurait été plus simple, plus logique aussi. Je tire une nouvelle bouffée, aussi fort que possible, dans le but de calmer la terreur

tenace qui cogne dans mon estomac et de faire taire tous ces regrets qui me donnent la nausée. J'expire mais rien n'y fait. Il est trop tard pour se défilier.

En passant la main dans mes cheveux, je songe à ce maudit trajet, à ce qui m'attend au bout du chemin, à la manière dont ça va se terminer. Entourée de volutes blanches, je me rappelle à quel point mon rapport à la route est délicat. Le parcours qui m'attend est difficile, je le sais. Je redoute chaque kilomètre, je redoute de m'approcher inexorablement du point culminant de mon chagrin et de devoir faire ce que j'ai à faire. Je redoute tout ce qui se passera ensuite devant ce stupide bouquet de fleurs. Il me faudra déposer les armes comme on dépose le bilan. Avec mes larmes, mes choix, mes erreurs et tout ce que j'étais avant. Pourtant, je veux tenir ma promesse et je la tiendrai quoi qu'il advienne. Tout a commencé un 11 juin. Tout doit prendre fin ce 11 juin.

4

Rejeter la fumée me fait mal. De toute façon, respirer me fait mal. J'écrase le reste de la Marlboro avec mes escarpins et contourne le 4x4 un peu fatigué pour m'installer derrière ce volant qui m'effraie. Une fois la lourde portière ouverte, je suis comme traversée par un sentiment aussi fugace que désagréable, j'ai l'impression d'être épiée. Alors, des yeux, je balaye les environs et les maisons cossues de voisins bien comme il faut. La rue est calme à première vue, ça dort encore dans les foyers pour qui le 11 juin n'est qu'une journée parmi tant d'autres. De l'autre côté, au loin sous les cyprès, mon œil s'arrête sur cette BMW vert bouteille. En apparence, c'est une simple voiture à l'arrêt, stationnée dans l'ombre. Tout ce qu'il y a de plus banal, sauf que j'ai la sensation que son conducteur me fixe avec insistance.

Troublée par cet instant, je m'attarde sur le chauffeur dont je ne distingue que vaguement les contours derrière les vitres teintées. En arrière-plan, je perçois l'écho de sirènes rompant le chant des merles dans la campagne atone. J'ai toujours la même angoisse à chaque fois que les secours hurlent sur leur trajet, ça me remue en profondeur, ça me retourne le cerveau et me soulève le cœur. S'agit-il de la police ? des pompiers ? à moins que ce ne soit une ambulance ? Le moteur de l'allemande se met à ronfler au milieu de mes questions, mais son conducteur ne bouge pas. Il faut qu'il arrête de m'observer comme ça. Que fait cette voiture ici ? Que se passe-t-il ? Est-ce que je rêve ? Je perds les pédales, peut-être.

Sans tarder, je me réfugie dans le Cherokee et je m'enferme, j'ai besoin de me sentir en sécurité. D'un geste distrait, je balance le sac à langer sur le tapis de sol au pied du siège passager parce que mon regard reste scotché à cette BM qui commence à me faire flipper. Ce type au volant continue de me bloquer, c'en est gênant. Mon cœur s'emballe, j'abaisse mes lunettes et scrute les cyprès afin d'être certaine de ne pas halluciner. J'ai tendance à m'affoler vite et furieusement, ça vient peut-être de mes cachets. Tandis que mon poulx martèle sous ma poitrine et contre mes tempes, la berline au vert anglais démarre sur les chapeaux de roues pour quitter la zone et disparaître à l'horizon. À nouveau seule ou presque, je respire trop fort et je tremble encore. Puis le silence revient, tout doucement. De toute évidence, je suis à fleur de peau. Ce n'était rien, pas de quoi paniquer. Pourtant, sous mon chemisier, des palpitations affolées prolongent les effets d'un malaise qui ne veut pas se dissiper.

Du bout des doigts, je masse mon front comme pour chasser le mal de tête terrible qui se profile. Un instant, je retire mes lunettes et frotte mes paupières, je voudrais gommer cette fatigue qui altère mon jugement. Un jour, peut-être, je retrouverai le sommeil, qui sait ? Avant de mettre le contact et d'enfiler une nouvelle fois mes Ray-Ban, je croise mon reflet dans le rétroviseur central mal réglé. Lorsque je l'ajuste, j'y vois des joues humides et creusées, j'y vois une femme épuisée, vulnérable, émotive. Comme trop souvent, le sel s'invite au bord de mes lèvres, alors je me penche vers la boîte à gants. J'en extirpe un tube de calmants et fais fondre deux comprimés sous ma langue avec le mince espoir que mes tremblements s'effacent et que le poids de l'anxiété s'envole enfin pour me laisser en paix.

Sur le bitume aux reflets mordorés, le 4x4 noir s'élance finalement vers mon devoir de mémoire. Je me suis juré de ne pas renoncer, je

lui ai promis de venir aujourd'hui et d'aller jusqu'au bout quoi qu'il arrive. Je m'agrippe au volant parce que je sais qu'il y aura un avant et un après. J'appréhende l'effet qu'aura ce triste rendez-vous sur mon équilibre mental, surtout si ça se passe mal. J'essaie de ne pas penser à demain ni à la suite pour ne pas perdre pied. On verra bien, ça fait longtemps que je n'espère plus rien.

Dans l'habitable confortable, le silence du bébé me va bien. Le jour dessine des ombres éphémères sur le cuir crème, la lumière inonde la voiture et ravive les pétales rouges sur le siège d'à côté. Le coquelicot me tient compagnie, je l'aime ce passager muet. Il est le principal témoin d'une journée pas comme les autres. Et puis, j'ai besoin de lui, de l'avoir avec moi. Les premières minutes s'égrènent dans un silence monacal, je suis perdue dans mes pensées et mes regrets, je me donne l'impression de marcher dans un couloir désert. Il y fait tout noir et chaque porte s'ouvre sur mes doutes et ma détresse alors je prends peur et je veux les laisser fermées ces maudites portes. Je m'éloigne en prudence de la civilisation, en mode automatique, un peu comme une machine, sans vraiment être à ce que je fais, et j'emprunte une longue route sinueuse bordée de verdure.

Le décor se modifie au fil des kilomètres, j'entre dans un domaine boisé aux faux-airs de réserve naturelle. Les arbres se dressent autour de la chaussée et les bois s'étendent maintenant à perte de vue. Rapidement, je me retrouve seule dans un océan végétal avec ma fleur et le petit ange à l'arrière. Me voilà loin de tout, depuis un moment, flottant sur un ruban d'asphalte au cœur de la forêt. Ce long trajet monotone ressemble à ma traversée du désert, jusqu'à ce qu'un triangle rouge déposé au bord de la route attire mon attention. Jusqu'à ce qu'un facteur extérieur entre dans la danse. Surprise, je lève le pied. À l'amorce d'une courbe qui laisse entrevoir un

véhicule immobilisé sur le bas-côté, le Cherokee ralentit davantage mais je reste aux aguets.

Warnings, portières ouvertes et capot levé, on dirait que quelqu'un est en panne. J'ai le cœur qui bat la chamade, ça tape fort dans mon ventre, comme si la situation était grave. Il s'agit d'une grosse américaine rouge cerise avec des bandes blanches et des chromes dont les reflets font mal aux yeux. C'est une sportive, d'un autre temps, aussi basse que large, sur laquelle un homme enragé s'énervait avant de me faire de grands signes désespérés en me voyant approcher. S'il savait, je ne suis pas de taille à aider qui que ce soit. Ni lui, ni personne. Et surtout pas aujourd'hui.

5

Sans réfléchir, l'homme en panne se précipite sur le goudron pour presque se jeter sur ma calandre tandis que je roule au pas en entrant dans son périmètre. Très agité, il réclame de l'aide. De l'aide... à moi. À moi qui ne suis plus capable de grand-chose depuis douze mois. À moi, qui suis en totale perdition depuis son enterrement. Sur les sept milliards d'âmes en peine qui peuplent ce monde sans queue ni tête, je suis, de loin, la moins apte à lui porter secours. Ça, bien sûr, il ne s'en doute probablement pas. Non, il gesticule afin d'attirer mon attention pour que je m'arrête et que je l'écoute.

Lorsqu'il s'approche de ma voiture côté passager, j'ai pleinement conscience que je ne suis pas en mesure de régler le moindre problème ou d'apporter la moindre contribution à qui que ce soit. C'est moi qui ai besoin d'aide, pas l'inverse. Il suffit de me regarder deux secondes pour comprendre qu'il n'y a rien à attendre de ce corps amaigri, rien à espérer de cette nana blonde et mal foutue. Ça se voit que je suis mal dans ma peau, mal dans l'existence tout entière.

Ses mains sales se posent sur mon capot puis sur le montant du pare-brise alors que je stoppe le 4x4 avec la peur au ventre. Un torrent d'inquiétude déferle sous mes côtes, tandis que ce brun élancé aux yeux clairs se dirige vers la portière. Ce n'est pas évident mais je tente de maîtriser mon souffle devant cet individu qui semble propre sur lui malgré les traces de cambouis s'étalant jusqu'aux manches retroussées. Mon œil ne peut se détacher de la carrosserie rutilante qui se trouve derrière lui parce que la vision d'une voiture au bord

de la route me replonge dans les heures les plus noires de mon passé. C'est un peu comme un retour en arrière. Aussi violent qu'un impact pris de plein fouet. Ça me brûle les yeux, ça me serre le cœur et ça me tétanise.

En me voyant à l'arrêt, son visage fin et mal rasé laisse paraître un sourire naïf, tendre et plein d'espoir. Cette innocence dans le regard, je l'accueille avec une certaine curiosité, comme un monde nouveau et totalement étranger au mien, il faut bien l'admettre. Ça fait longtemps que je n'ai pas croisé une once de candeur sur mon chemin, et puis ça fait longtemps que je n'ai pas eu à parler à quelqu'un. Après avoir passé une année coupée du monde, le moins qu'on puisse dire, c'est que ce premier contact avec les autres m'affole. Avec les jambes qui flageolent et les dents qui claquent, je tire le frein à main, le moteur tourne encore, et je verrouille la fermeture centralisée. Instinctivement, je m'inquiète pour le bébé à l'arrière. D'un rapide coup d'œil, je me rassure, tout va bien. Il reste impassible et serein.

L'automobiliste se penche au niveau de la portière, côté passager, tout en me faisant un petit geste de la main, un signe de paix du genre « Vous n'avez rien à craindre ». Je respire plusieurs fois à pleins poumons pour mieux me ressaisir avant qu'il ne m'adresse la parole pour de vrai et j'abaisse la vitre de son côté. Entre le monde extérieur et l'habitacle, je laisse seulement une ouverture de quelques centimètres à peine. D'un naturel méfiant, je suis la première à dire qu'on n'est jamais trop prudent. Il s'incline, ses lèvres s'entrouvrent, mon poulx s'emballe, j'ai du mal à avaler. Le 11 juin, c'est ici, c'est maintenant. On y est.

— Bonjour ! Excusez-moi, j'aurais besoin de votre aide.

— Bo... Bonjour. Que se passe-t-il ? Rien de grave au moins ?

« Rien de grave », comme si j'étais en mesure de le sauver si tel était le cas. Quelque part, je me sens stupide, voire un peu conne et je me laisse surprendre par le son de ma voix. Elle paraît rauque, tellement lointaine, j'ai l'impression que les mots ne viennent pas de moi. Dans un instant de flottement, l'inconnu hésite un peu, je ne sais pas pourquoi. Je n'ai pas fait attention à ces égratignures sur le visage, à son arcade touchée ni à sa pommette légèrement enflée. Il tourne la tête en direction de son véhicule puis semble chercher ses mots afin de me répondre. À cause de ce silence qui fout la trouille, ma main se crispe sur le levier de vitesse, mon pied gauche est prêt à écraser la pédale d'embrayage. Je suis en alerte, capable de passer la première et de m'enfuir au moindre signe suspect.

Confus, il passe la main dans ses cheveux fins en observant tristement sa belle voiture rouge et les feux de détresse allumés qui clignotent mollement. Moi, eh bien moi, je continue de trembler, comme s'il allait m'attaquer, m'agresser ou m'annoncer quelque chose de terrible. Comme si j'avais la certitude que cette personne n'est pas aussi inoffensive qu'elle le paraît. Avec un profond sentiment de malaise chevillé au

corps, j'angoisse à mort alors que rien pour l'instant ne laisse présager l'ombre d'une quelconque menace. À des années lumière de mes craintes, il concède un sourire gêné suivi d'une grimace embarrassée.

- Je n'ai rien, merci, mais je crois que quelqu'un a mis du sucre.
- De quoi vous parlez ?
- Je pense qu'on m'a tendu un piège.
- Je ne comprends pas, qu'est-ce que vous voulez dire ?
- Eh bien, je veux dire que c'est un piège ! J'en suis sûr !
- Doucement s'il vous plaît, j'ai le petit qui dort encore.

Il se pince les lèvres, puis se raidit sous l'effet de la surprise avant de reprendre à voix basse. Puisque je viens de lui demander, il se met à chuchoter et place la main devant sa bouche. J'ai droit à une grimace ridicule pour me faire comprendre qu'il est désolé d'avoir parlé si fort.

— Pardon... Je suis sûr qu'on m'a piégé.

Mon interlocuteur renifle plusieurs fois, d'une manière étrange. Suffisamment étrange pour que je le remarque en dépit de la tonne de cachets qui transitent dans mes veines. À le regarder de plus près, je constate que je ne suis pas la seule à trembler et ça m'inquiète. Ça m'inquiète franchement.

— Vous êtes sûr d'être dans votre état normal ? Vous avez l'air choqué.

En fronçant les sourcils, le brun scrute l'horizon de part et d'autre sans me répondre. Il me donne l'impression d'avoir peur de quelque chose, comme s'il craignait d'être suivi ou pris pour cible. Je ne rêve pas, il est en sueur, il transpire anormalement. On dirait qu'il redoute ce qui pourrait arriver, je le sens particulièrement nerveux et moi, il m'en faut peu pour céder à l'angoisse.

— Tout va bien ? Monsieur ?

— Oui, je vais bien. Enfin je crois. Je vais me calmer. Ça va, ça va aller.

Dans sa réponse, je sens bien qu'il est distrait et qu'il ne dit pas toute la vérité. En une fraction de seconde, son regard se pare d'un voile obscur alors que je le dévisage derrière mes lunettes de soleil. Face à ses pupilles anormalement dilatées, la raison voudrait que je poursuive mon chemin. Il prétend aller bien, mais quelque chose ne

tourne pas rond, c'est évident. C'est là qu'il se redresse, recule d'un pas et se braque franchement.

- Hey ? Pourquoi vous me regardez ? Qu'est-ce que vous faites ?
- Moi ? Rien. Rien du tout.
- Pourquoi vous me fixez comme ça ?
- Pour rien. Je... Je vous regarde, tout simplement.
- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai ?
- Vous vous êtes battu ?
- Ce n'est rien. Laissez tomber.
- Vous êtes sûr ?
- Ne faites pas attention, c'est du passé.
- Ça a l'air tout frais, pourtant.
- J'vous dis que c'est bon. Vous pouvez arrêter de me regarder comme ça ?

Une histoire de sucre incohérente. Des tremblements que je ne m'explique pas. Une attitude étrange. Étrange comme sa paranoïa. D'où proviennent ses blessures ? Qu'est-ce que ça cache ? Je réalise d'un coup que je suis seule. Tout seule et sans défense avec un individu instable. Sur un axe très peu fréquenté, au milieu de nulle part. Nous sommes le 11 juin et il peut arriver n'importe quoi.

6

Mon intuition, bien que diminuée par les anxiolytiques, me murmure de filer loin du danger. En effet, je n'ai qu'une seule envie, c'est redémarrer tant qu'il est encore temps et laisser ce type étrange au bord de la route. Je voudrais rentrer chez moi et me barricader. Oui, je voudrais tout stopper et ne l'avoir jamais croisé. Définitivement, je pense que je ne suis pas prête. Ce matin, j'avais réussi à me convaincre que je pouvais affronter le monde, que je pouvais le faire un an après sa mort. J'étais parvenue à me motiver comme on s'évertue à remonter à cheval après une mauvaise chute. Mais je dois regarder la vérité en face : il est peut-être encore un peu tôt en ce qui me concerne, ce n'est pas si simple.

- Je dois y aller, je suis désolée.
- Attendez ! Ne partez pas, c'est du sucre ! Vous comprenez ?
- Reculez, laissez-moi passer.
- Aidez-moi, s'il vous plaît ! Hey ! Faites pas ça !

Ses doigts se cramponnent à la vitre, moi, fébrile, j'enclenche la première. Je joue des pédales avec mes escarpins et j'ignore si c'est à cause de la peur, du poids de ce 11 juin ou simplement la faute à mon fichu destin mais je cale lamentablement. Le 4x4 fait un bond et s'arrête net, surplace. Quelle conne ! Le frein à main, j'ai oublié de retirer le frein à main dans la précipitation. Toujours scotché à la fenêtre, l'autre en profite pour hausser le ton, il tente de s'expliquer avant que je ne remette le contact. La saccade de la voiture et ses éclats de voix en appellent d'autres, en provenance du cosy cette

fois. Des petits pleurs discrets s'élèvent au-dessus de la banquette arrière. Des petits pleurs de bébé, il ne manquait plus que ça.

— J'y crois pas ! Bravo !

— Oh pardon. Mince, le bébé c'est vrai. Il a quel âge ?

Agacée, je ne réponds pas. J'allonge mon bras autant que possible vers le bout de chou pour lui caresser le ventre en le berçant légèrement sous les yeux de l'indélicat pas vraiment discret. D'habitude ça fonctionne bien, il faut juste que je tente de rester le plus zen possible. On dirait que ça marche finalement. Pendant ce temps, l'inconnu – qui n'a probablement pas d'enfant – saute sur l'occasion sans la moindre politesse pour plaider en sa faveur.

— Je vous en supplie, il faut que vous m'aidiez.

— Vous l'avez réveillé avec vos conneries !

— Je suis désolé, vraiment désolé. Je me suis emporté.

— J'aimerais que vous enleviez vos mains de la vitre maintenant.

— Pardon ?

— Reculez ! Reculez de ma voiture.

— Ne me laissez pas tout seul ici !

— Vous pouvez baisser d'un ton ?

— Pardon, excusez-moi. Écoutez, je sais que ça peut paraître dingue mais...

— Moins fort ! Je voudrais qu'il dorme, il a du sommeil à rattraper. On a de la route à faire.

Sous l'effet de la chaleur presque maternelle et de ma main tiède aux abords du cosy, les pleurs perdent en intensité

puis disparaissent. J'ai réussi à mettre fin à la crise, alors je reprends position et je fixe mon interlocuteur avec des revolvers à la place des yeux. Dehors, le bougre qui parle trop fort ne me laisse aucun répit. Il se remet à chuchoter, il s'excuse platement d'avoir gaffé. Il ne lâche pas le morceau, bien décidé à me déballer son histoire toute décousue. Je ne suis ni d'humeur ni à la hauteur, pourtant il poursuit, bille en tête.

- Ça paraît fou, mais le moteur s'est arrêté. Comme ça, sans raison.
- Je m'en fiche de votre moteur. Que voulez-vous que j'y fasse ?
- Le truc c'est qu'il ne veut plus redémarrer, plus du tout.

J'observe ses mimiques en me doutant de ce qu'il attend réellement de moi. Je m'attarde sur son regard bleu délavé, son visage saillant avec sa lèvre entaillée et son coiffédécoiffé savamment orchestré. Il n'a rien de franchement effrayant, avec un peu de recul. Si je fais abstraction de mon irritabilité et de son manque de respect, je ressens plutôt une sorte de gêne indescriptible à son égard. Plus je l'écoute et plus je me dis que je ne devrais peut-être pas me trouver là, en face de lui, sur sa route, aujourd'hui. Il est mal tombé, très mal tombé.

- Je ne suis pas mécano, je n'y connais rien et j'ai encore de la route à faire, je viens de vous le dire.
- Mais moi je connais bien les voitures.
- Eh bien c'est parfait, vous allez la trouver, votre panne !
- Je l'ai trouvée ! C'est pour ça que je pense à un piège. Vous comprenez ?
- Non justement, je ne comprends rien du tout.
- Je connais Kim sur le bout de doigts. Ça fait des années que je m'en occupe.
- Pardon ? Qui ça ?
- Kim !